



LA PREMIERE COMMUNION

Quatre siècles d'histoire

sous la direction de
Jean Delumeau

Desclée de Brouwer

Alain Cabantous, Jean-Marc Debard, André Encrevé,
Maryvonne Goubet-Mahé, Sylviane Gresillon,
Nicole Lemaitre, Marc Lienhard,
Jean Mellot, Odile Robert, Catherine Rosenbaum,
Robert Sauzet, Martine Sonnet

La première Communion

Quatre siècles d'histoire

Sous la direction de Jean Delumeau

DESCLÉE DE BROUWER

TABLE DES MATIÈRES

<i>Présentation</i> , Jean Delumeau	7
<i>Avant la Communion solennelle</i> , Nicole Lemaitre	15
<i>Aux origines</i> , Robert Sauzet	33
<i>Le premier rituel de la première Communion, XVI-XVII^e siècle</i> , Maryvonne Goubet-Mahé	51
<i>Fonctionnement et enjeux d'une institution chrétienne au XVIII^e siècle</i> , Odile Robert	77
<i>Éducation et première Communion au XVIII^e siècle</i> , Martine Sonnet	115
<i>Images-souvenirs de première Communion</i> , Catherine Rosenbaum	133
<i>Rite de passage et fête familiale, rapprochements</i> , Jean Mellot	171
<i>Unanimité et controverse vers 1760-1910</i> , Alain Cabantous ..	197
<i>De la Communion solennelle aux fêtes de la foi</i> , Sylviane Gresillon	217
<i>La première Communion chez les luthériens d'Alsace du XVI^e au XX^e siècle</i> , Marc Lienhard	255
<i>La première Communion dans la principauté luthérienne de Mont- béliard du XVI^e au XVIII^e siècle</i> , Jean-Marc Debard	279
<i>La première Communion dans le protestantisme réformé au XIX^e siècle</i> , André Encrevé	293
<i>Ouverture finale</i> , Jean Delumeau	313

Éducation et première Communion au XVIII^e siècle

Martine Sonnet

Le catéchisme paroissial ne constitue pas le seul cadre dans lequel se prépare et se célèbre la première Communion. Une grande partie des enfants scolarisés vivent ces événements dans leur petite école de charité, au collège pour les garçons ou au pensionnat conventuel pour les filles. L'admission à la sainte Table parachève alors l'instruction religieuse de base partout assurée : catéchisme, assistance quotidienne à la messe, apprentissage des prières, lecture — dès ses premiers balbutiements — de textes de pieuse inspiration.

Étape décisive de la formation religieuse des enfants, mais aussi plus largement de leur socialisation, la première Communion atteint ceux-ci dans leurs différents milieux éducatifs. Comme la famille et l'école, le monde du travail s'efforce de lui préserver un espace. Le contrat d'apprentissage des enfants placés avant de l'avoir reçue stipule que le maître artisan ou la maîtresse marchande laissera à son apprenti le temps de s'y préparer dignement. Soustrayant l'enfant à son établi ou à son comptoir plusieurs heures par semaine, la clause est souvent bafouée. Pour se prémunir contre cette gêne, les contractants préférèrent que les apprentis aient communié avant de s'embaucher. Certaines paroisses parisiennes, soucieuses d'atteindre même les insaisissables petits travailleurs des rues échappant à tout contrôle corporatif, organisent à leur intention, tôt le matin ou tard le soir, des retraites spéciales de préparation à la confirmation et à la première Communion. Outre les Savoyards bien connus, tout un petit peuple de crocheurs, porteurs d'eau, scieurs de bois, paveurs, frotteurs, manœuvres ou porteurs de chaises, jeunes provinciaux que l'errance a conduit vers

la capitale suivent ces catéchismes. L'abbé du Breil de Pontbriand, leur instigateur se félicite, en 1735, du profit que ces enfants en retirent :

« Nous nous apercevons tous les jours du bien que cet établissement produit ; l'on voit avec plaisir l'esprit de piété prendre racine dans ces enfants ; ils sont assidus aux Instructions ; ils aiment à s'approcher des Sacrements, et nous avons déjà la consolation de voir que plus de cent entre eux ont reçu par nos soins la Confirmation, et que plusieurs ont fait sous nos yeux leur Première Communion ; nombre de grands Savoyards qui ignoraient jusqu'aux premiers principes de la religion sont venus les apprendre avec une docilité qui nous charme¹. »

Deux fois par an, avant Pâques et la Toussaint, les *Affiches de Paris* annoncent les retraites et battent le rappel auprès des logeurs de jeunes ouvriers pour les inciter à les rejoindre. L'avis publié le jeudi 31 mars 1746 le justifie : « Comme ces enfants sont ici livrés à eux-mêmes, éloignés de leurs parents, on prie instamment les chefs de chambrée et les personnes chez qui ils demeurent ou qui ont quelque autorité sur eux, de les y envoyer. » Commencée dans les années 1730, l'œuvre prospère jusqu'à la Révolution ; la collection des *Orateurs sacrés* rapporte notamment parmi les sermons de Jean-Baptiste-Marie-Charles de Beauvais, les « Exhortations pour la première Communion et la Confirmation des Savoyards, prononcées en 1787, dans l'église des Missions étrangères, à Paris ».

Si le monde du travail reconnaît en principe la nécessité de conduire à son terme l'éducation religieuse de ses jeunes recrues, l'école constitue bien sûr le cadre le plus propice pour mener à bien cette formation. La présence quotidienne des enfants dispense de lancer des appels dans les gazettes pour les réunir. Pour les collégiens et les pensionnaires des monastères tout se passe dans les locaux de l'institution scolaire puisque celle-ci dispose d'une chapelle ou d'une église, tandis que les élèves des petites écoles suivent le catéchisme préparatoire dans leurs classes, mais rejoignent l'église paroissiale pour la cérémonie. L'internat offre les meilleures garanties pour une préparation sérieuse en abritant ses élèves vingt-quatre heures sur vingt-quatre, tandis que, la classe finie, les externes retournent au monde profane et à ses tentations.

Dès la mise en place de la célébration collective de la première Communion des enfants au XVII^e siècle, le lien entre celle-ci et la scolarisation s'est affirmé. Les mêmes acteurs, religieux engagés dans le mouvement de réforme catholique, s'illustrent dans l'instauration du rituel

et dans la promotion d'un vaste réseau d'enseignement populaire. Jacques de Bathencourt, prêtre de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, consacre une dizaine de pages au catéchisme de la Sainte Communion dans le règlement qu'il destine en 1669 aux petites écoles des paroisses² ; Charles Démia agit de même pour les écoles de la ville et du diocèse de Lyon³ ; enfin Claude Joly, auteur de discours sur la première Communion des enfants⁴, encourage le développement des écoles de filles et de garçons dans son diocèse d'Agen. Les deux facettes de leurs interventions, scolaire et catéchistique, procèdent en fait d'une même démarche : agir efficacement auprès des enfants, malléables et porteurs d'avenir — les filles surtout, mères et donc éducatrices potentielles — pour regagner à Dieu la société dans son ensemble.

Présent d'abord dans une littérature pédagogique « de terrain », comme celle de Bathencourt ou Démia, le thème de la première Communion atteint bientôt des textes plus théoriques. Les grands traités d'éducation générale de la fin du XVII^e et du début du XVIII^e siècle s'interrogent sur les critères à prendre en compte pour autoriser un enfant à communier, ou au contraire différer l'événement. Les *Règles de l'éducation des enfants* de Pierre Coustel, 1687, laissent les enfants porteurs d'innocence et de saintes dispositions s'approcher de la sainte Table, mais en écartent ceux qui ne sont pas assez instruits, pas assez purs ou encore trop faibles. Fénelon, quant à lui, dans son traité *De l'éducation des filles*, 1687, pose trois conditions pour accorder le Pain des Anges : l'usage de raison, la docilité et l'exemption de tout défaut considérable. La préparation doit commencer dès le plus jeune âge : « [La première Communion] doit être longtemps attendue, c'est-à-dire qu'on doit l'avoir fait espérer à l'enfant dès sa première enfance comme le plus grand bien qu'on puisse avoir sur la terre en attendant les joies du Ciel. » Rollin, auteur du *Traité des Études*, 1736, et homme d'expérience puisque Principal du collège de Dormans-Beauvais à Paris, partage ce point de vue. Il se méfie aussi des généralisations et regarde chaque enfant comme un cas particulier. Plus que le nombre des années comptent « leur caractère d'esprit » et « l'état de leur conscience », délicats l'un et l'autre à mesurer.

Les traités d'éducation et plans d'études plus tardifs dans le siècle, liés au mouvement des Lumières et qui fleurissent à partir de 1760 (au lendemain de la parution et condamnation de l'*Émile* de Rousseau et de l'expulsion des Jésuites) se désintéressent du sujet. Leur remise en cause de l'imprégnation religieuse de l'enseignement et leur réflexion sur la mise en place d'une éducation nationale, évincent logiquement

la première Communion de leurs tables des matières. Elle apparaît en revanche parmi les thèmes d'un nouveau genre littéraire en expansion : le livre pour enfants. Certains auteurs, en particulier lorsqu'ils s'adressent aux petites filles, sont inspirés par ce sujet⁵. Un soupçon d'intrigue et des dialogues entre quatre ou cinq personnages bien campés servent de prétexte et de support à des instructions préparatoires cherchant à divertir tout en édifiant. Ces livres appliquent à l'éducation religieuse les recettes d'un courant novateur de la pédagogie, désireux d'instruire mieux en utilisant des procédés ludiques. L'anonyme *Manuel de la jeunesse ou instructions familières en dialogues sur les principaux points de la religion, ouvrage utile aux personnes qui disposent la jeunesse à la Première Communion, et qui peut faire suite au « Magasin des adolescentes » de Madame Le Prince de Beaumont, 1771*, met en scène une comtesse demandant à sa femme de chambre de bien vouloir instruire sa fille pour la première Communion afin de lui épargner de se mêler aux autres enfants de la paroisse. La domestique réunit régulièrement trois autres fillettes, une orpheline, la fille d'un bourgeois et celle d'un marchand, pour les disposer à l'Eucharistie, mais Adélaïde, l'ingrate enfant de la comtesse, trouve toujours une bonne raison pour se dispenser des instructions. Les *Entretiens de Clotilde, pour exciter les jeunes personnes du sexe à la vertu, 1788*, de Marie-Françoise Loquet, grande spécialiste du genre, rapportent les conversations de la sage Clotilde, qui a déjà communié, et de ses quatre jeunes amies qui y aspirent. De tels ouvrages se prêtent à une lecture et à une réflexion collectives en petit groupe, dans le cadre d'une éducation domestique conduite par une mère ou une gouvernante éclairée. En entrant dans le XIX^e siècle cette littérature se romance, le mode narratif se substitue à la forme dialoguée et l'intérêt glisse de l'enseignement préparatoire à la cérémonie elle-même. Sa description, absente des ouvrages antérieurs à 1800, s'accompagne alors inmanquablement de la peinture du cortège des jeunes vierges de blanc vêtues, dont les voix célestes ainsi que les exhortations du prêtre provoquent des déluges de larmes parmi l'assistance.

Les établissements scolaires du XVIII^e siècle disposant leurs élèves à s'approcher de la sainte Table usent de méthodes plus traditionnelles. Les règlements édictés à leur intention codifient la préparation et la réception du sacrement. De façon générale, la littérature normative est toujours plus éloquente lorsqu'elle concerne des institutions féminines que lorsqu'elle s'applique au collège. Du côté masculin, deux silences complets sur la première Communion étonnent : ni la *Conduite des écoles*

chrétiennes de Jean-Baptiste de La Salle, 1720, ni le *Règlement pour Messieurs les pensionnaires des Pères jésuites*, de Croiset, 1711, ne l'évoquent, alors que les Frères comme les jésuites la font accomplir à leurs élèves. Des textes comparables destinés aux filles, telle la littérature pédagogique des ursulines, lui consacrent en revanche de longs chapitres révélateurs de la survalorisation de l'événement dans l'éducation des filles.

Si les règlements pour la première Communion des collégiens se bornent à décrire le processus suivi, ceux des communautés féminines brosent en plus, à l'intention des maîtresses, des « portraits-robots » de premières communiantes modèles. A priori, le personnel scolaire encadrant les garçons est jugé apte à discerner de lui-même les écoliers qu'il convient de guider à l'Eucharistie, tandis que l'on se montre très directif sur ce point avec les enseignantes. Des âges approximatifs conseillés viennent au secours des religieuses que les seuls critères de maturité ou de caractère laissent perplexes. Dans le milieu conventuel, 10 à 12 ans suffisent, alors que pour les écoles paroissiales Jacques de Bathencourt préconise d'attendre 12-14 ans. La différence du public et celle du cadre expliquent le rajeunissement pour les filles : celles-ci communient habituellement plus tôt que les garçons et la sélection sociale qu'opèrent les tarifs des pensionnats monastiques justifie aussi la précocité du sacrement ; de plus l'efficacité du cloître pour s'y disposer incite à moins différer.

L'esprit de l'éducation dispensée aux filles, sensiblement variable selon les institutions, se reflète dans les images que celles-ci donnent de leurs premières communiantes. Les ursulines, pionnières en pédagogie féminine, les peignent avec optimisme, louant « la pureté de l'âme, l'humilité profonde, l'amour plein de tendresse, le désir ardent de recevoir Jésus-Christ et de lui être unie pour toujours » qu'elles manifestent⁶. L'austère et rigoriste pensionnat du monastère de Port-Royal se distingue en retenant comme premier critère de sélection, non pas l'amour de Dieu, la sagesse ou l'instruction, mais la crainte de Dieu⁷. Jacqueline Pascal, auteur du règlement pour les enfants, se soucie de reconnaître l'authenticité du désir d'approcher la sainte Table exprimé par les fillettes : « On prendra garde qu'elles ne se portent à le désirer pour éviter la confusion d'en être privées plus longtemps que les autres. » La crainte de communions indignes, motivées surtout par une volonté d'imitation hante les collectivités enfantines. La circonspection de la pédagogue de Port-Royal la porte à rejoindre, de fait, le camp janséniste favorable à une première Communion différée : « Je n'ai jamais eu de regret d'avoir fait reculer des enfants. Cela a toujours servi à faire

avancer en vertu celles qui étaient bien disposées, et à faire reconnaître le peu de disposition qu'il y avait dans les autres qui ne l'étaient pas encore. » Dans les rares règlements de collèges posant des conditions, ne répondent à toutes ces recommandations que de brèves allusions à la nécessité d'une instruction suffisante et d'une bonne conduite des garçons qui s'apprêtent à communier.

Pour retracer les modalités pratiques qui guident l'écolier vers le sacrement, il suffit de suivre les programmes tracés par les textes régissant les écoles de charité, les couvents et les collèges. Quelques témoignages autobiographiques d'anciens collégiens et d'anciennes pensionnaires de monastères pondèrent la norme et brisent ses silences. Malheureusement, les enfants passés par les classes des petites écoles ne livrent pas de souvenirs racontant leur première Communion ; de leur côté, seule la réception réglementaire est possible. Les autoportraits de premiers communiants disponibles reflètent, à leur façon, un dimorphisme certain dans l'approche du sacrement vécue par les garçons et par les filles. Sur un corpus de soixante-quinze textes de mémoires d'hommes et de femmes nés entre 1680 et 1780⁸, évoquant leur enfance et leur éducation, le quart des hommes, mais la moitié des femmes, mentionnent le rite de passage. Sans en conclure trop hâtivement que son impact est deux fois plus fort chez elles que chez eux, nul doute que la première Communion tranche d'une césure plus nette le quotidien des enfances féminines.

À défaut de souvenirs, les quarante pages consacrées à la première Communion des élèves par le règlement de la communauté Sainte-Anne serviront seules à observer l'événement dans une école charitable⁹. L'externat tenu par les filles de Sainte-Anne, installées à Paris sur la paroisse Saint-Roch, reçoit environ cinq cents fillettes qui y apprennent à lire, parfois à écrire, mais surtout à coudre, broder, raccommoder, etc. Dans l'institution, l'admission à l'Eucharistie s'étale sur une année : à Pâques sont choisies les écolières que l'on envisage de faire communier à Pâques de l'année suivante. À leur intention commence alors un catéchisme hebdomadaire du samedi, renforcé à partir de l'Épiphanie d'un deuxième catéchisme, quotidien celui-là, et même susceptible de passer d'une à deux séances par jour, si besoin est, à compter du milieu du Carême. Les maîtresses assurent ces instructions dans leurs classes et les ecclésiastiques de la paroisse confessent les écolières. Les unes et les autres sont appelées à collaborer en bonne intelligence dans cette tâche importante : « On priera les confesseurs d'agir de concert

avec les sœurs, et les sœurs conféreront avec eux autant qu'il sera nécessaire pour les avertir de toutes leurs difficultés afin qu'ils prennent leurs mesures. » La pédagogie du catéchisme repose sur un jeu de procédés répétitifs : chaque leçon commence par la brève répétition de la précédente, la dernière de la semaine récapitule les sept antérieures, enfin l'ultime semaine avant le grand jour révise tout le programme. Les institutrices s'efforcent d'adapter le contenu de leur enseignement au niveau médiocre de leurs élèves « car si on entreprend de leur faire entièrement et également apprendre tout ce qui est dans les grands catéchismes, on ne fera que courir, et les enfants apprenant les nouvelles leçons oublieront celles qu'elles savaient ». Mieux vaut s'en tenir à « ce qui est le plus nécessaire pour éclairer l'esprit de ce qu'on doit croire ».

La communauté porte une attention particulière aux filles les plus miséreuses, obligées, dès leur jeune âge, de contribuer à la maigre subsistance familiale. Ces « tardives » ou « passagères », comme les appellent les sœurs, ne fréquentant qu'épisodiquement les classes n'ont toujours pas communié vers 15 ou 16 ans, faute de préparation suffisante. Leur cas désole les éducatrices qui les peignent avec un pathétisme teinté de fine psychologie :

« À Pâques on les trouve ignorantes, on les presse, on les fatigue, on les chagrine, on les rebute, on les remet à la Pentecôte ou à l'année prochaine, et quand elles y sont arrivées elles n'en sont pas plus avancées. Elles réfléchissent sur leur âge avancé, sur leur difficulté à apprendre, sur leurs occupations qui leur en ôte le temps, sur les délais et rebut qu'on leur fait souffrir. Elles se découragent, elles quittent les sœurs et les fuient comme trop difficiles. Elles communient quand bon leur semble, plus mal sans doute qu'elles n'auraient fait à la communauté ; elles sont en danger de demeurer toutes leurs vies ignorantes et vicieuses. »

Pour les préserver de ces écueils les sœurs s'occupent individuellement des écolières à risques. Leur instruction particulière se borne à l'« absolument nécessaire » et la communauté n'oublie pas de prévenir le prêtre examinateur de leur état avant de les lui envoyer.

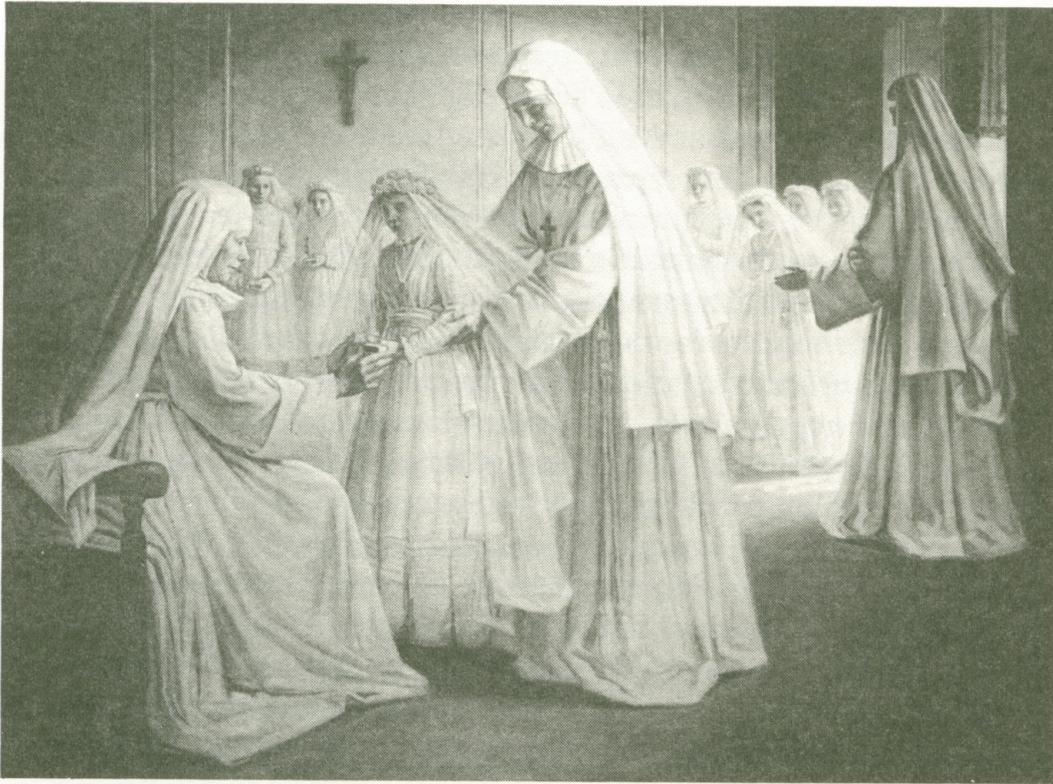
Les derniers temps de la formation des futures communiantes sont marqués par une dévotion spéciale à la Vierge. Les cinq samedis précédant la cérémonie lui sont consacrés et les enfants sont enregistrées à la confrérie du Rosaire. L'avant-veille ont lieu les confessions générales des fillettes, anticipées pour chacune par au moins trois entretiens en tête à tête avec une maîtresse. La veille également, des conseils pra-

tiques sont prodigués aux enfants, mais sans que soit organisée une véritable répétition ou « communion blanche ». Le jour de la cérémonie la communauté habille les plus démunies des élèves et les fait marcher en tête du cortège. Les fillettes passent toute la journée chez les Filles de Sainte-Anne qui leur offrent le dîner ; cette attention les préserve des distractions profanes des dimanches populaires parisiens.

Les couvents disposent eux aussi des filles à recevoir l'Eucharistie, mais celles-ci, issues des meilleures familles de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie, ne ressemblent guère aux gamines qui s'assoient sur les bancs des classes charitables. À partir du milieu du siècle, les Parisiens aisés prennent l'habitude de confier leurs filles à un monastère juste le temps de préparer leur première Communion, un an ou deux le plus souvent, mais parfois même un seul trimestre. Signe de l'engouement pour cette formule, l'*État ou tableau de la ville de Paris* de Jèze, de 1760, recense les établissements où l'on met « les jeunes personnes en pension pour y être élevées dès le bas âge, ou seulement pour les préparer à faire leur première Communion ». Les familles assez riches pour recourir à ce mode de formation remédient au double embarras du brassage social inhérent au catéchisme paroissial, et de la nécessité de faire conduire à l'église par des domestiques, plusieurs fois par semaine, des demoiselles qui ne sortent jamais seules.

Les scolarités reconstituées de 1075 parisiennes confiées à sept monastères entre 1704 et 1792 montrent que 58,6 % d'entre-elles y demeurèrent au plus deux années (et 35 % un an seulement), le temps de communier¹⁰. Le séjour d'un an à la Congrégation Notre-Dame raconté par Madame Roland dans ses mémoires est typique de la pratique habituelle¹¹. La première Communion détermine le passage par une institution éducative venant compléter une formation commencée dans la famille ; l'éducation des filles s'articule autour de cet événement.

Les pensionnats s'adaptent à la nouvelle attente du public, dans l'organisation de leurs emplois du temps comme dans la répartition des élèves dans les classes. L'Abbaye-aux-Bois instaure une « classe blanche » regroupant, un temps, les futures communiantes. L'isolement peut se prolonger après la cérémonie pour celles qui demeurent dans le couvent : ainsi les Bénédictines de Notre-Dame de Grâce disposent de « deux chambres particulières pour mettre ces demoiselles quand elles ont fait leur première Communion et que les parents veulent qu'elles soient séparées des petites ». Le rite de passage se charge d'une forte connotation distinctive au sein de la collectivité infantine et auprès des parents.



La présentation des premières communiantes par les religieuses (*La présentation*, par Sorkau, salon 1914, photo N.D. Roger-Viollet.)

Signe de l'importance qu'elles attachent à l'événement, les ursulines proposent à leurs pensionnaires un livre d'exercices de piété divisé en deux parties : « La première contenant les méditations sur les mystères et les principales fêtes, pour celles qui ont fait leur première Communion, la seconde contenant des prières, des actes et des pratiques pour celles qui s'y préparent ¹². » La population du pensionnat se partage selon ce critère. Les ursulines sont appelées à considérer l'admission de leurs élèves à l'Eucharistie comme l'une des fins essentielles de leur mission : « Lorsqu'il est question de les préparer à la première Communion, une maîtresse doit regarder cette action comme une des plus importantes de son ministère, y donner tout ce qu'elle a de lumière, de piété, d'assiduité ¹³. » Pour les y aider, deux prières de circonstances leur sont proposées, l'une à dire « lorsqu'on fait l'instruction pour la première Communion », l'autre en « assistant aux cérémonies de première Communion ». Les collégiens ne disposent pas de livres d'exercices de piété bâtis sur le modèle de celui des ursulines, et leurs régents ne sont pas encouragés par des méditations appropriées à l'événement.

La première Communion

La maîtresse générale des pensionnaires des ursulines, en accord avec la Mère Supérieure du couvent, désigne les fillettes jugées aptes à communier à la prochaine grande fête religieuse : Pâques, la Pentecôte, l'Assomption, la Toussaint ou Noël. Le fonctionnement quasi permanent des sélections et des préparations satisfait la demande d'une clientèle très mouvante, se souciant peu d'un éventuel calendrier scolaire. Les élèves retenues, sept semaines avant la cérémonie, suivent une heure de catéchisme quotidien pendant six semaines, ainsi que d'autres pratiques de dévotion dosées en principe pour ne pas induire d'effet de saturation. Les interrogations commencent lors de l'avant-dernière semaine, avec la préparation à la confession générale. Deux jours avant la fête, l'isolement des futures communiantes s'accroît, elles ne se mêlent plus aux autres élèves qu'à l'église ainsi qu'aux heures des repas et du coucher. Outre une répétition générale, la veille du grand jour se passe en remerciements et demandes de pardons et de bénédictions adressées à la Supérieure, aux maîtresses et enfin aux compagnes de classe. Pour recevoir le sacrement, les demoiselles revêtent une simple robe de toile blanche ainsi qu'une coiffe et une ceinture de taffetas blanc. Ayant communié, elles s'embrassent l'une l'autre, puis en signe d'intégration à leur nouveau groupe, embrassent les anciennes communiantes. Les nouvelles restent isolées tout le jour, prenant leurs repas à une table séparée. Le lendemain de la cérémonie, à l'issue d'une messe d'action de grâces, la Maîtresse générale les reconduit à leurs classes habituelles. Au couvent, le cérémonial s'adapte au cadre scolaire ; toute la communauté éducative, adultes et enfants, y intervient.

Les choses se passent de la même façon à la Congrégation Notre-Dame, établissement de standing comparable à ceux des ursulines ; Madame Roland se souvient qu'elle s'y disposa à communier « par tous les moyens en usage dans les couvents : retraites, longues prières, silence, méditations ». Cette préparation, alliée à la piété naturelle de la jeune fille qui a elle-même sollicité son passage par le cloître pour communier le mieux possible, lui valent de s'approcher de la sainte Table dans le plus profond recueillement :

« Le moment de ma première Communion (...) était pour moi celui d'un engagement solennel et le gage de l'éternelle félicité. Cette considération me pénétrait entièrement ; elle avait tellement enflammé mon imagination, attendri mon cœur, que, baignée de larmes et ravie d'amour céleste, il me fut impossible de marcher à l'autel sans le secours d'une religieuse qui vint me soutenir par-dessous les bras et m'aider à m'avancer à la sainte Table. »

L'Abbaye-aux-Bois, fleuron des monastères mondains parisiens, chic et cher, déploie un peu plus de fastes que la Congrégation Notre-Dame ou les ursulines, d'après le témoignage d'Hélène Massalska, future princesse de Ligne¹⁴. L'admission de la fillette à la « classe blanche », regroupant les élèves qui s'appêtent à communier, est saluée d'applaudissements et d'un protocole d'embrassades et de remise de rubans blancs. La jeune Hélène souhaite communier rapidement pour ne pas s'éterniser dans cette classe dont les maîtresses ont la réputation d'être sévères. Le jour de la cérémonie l'habit revêtu est moins sobre que chez les ursulines. Les robes blanches sont lamées ou brodées d'argent, la petite polonaise en porte une de moire rayée d'argent. Ces costumes précieux suscitent quelques jours après la fête un cérémonial propre à l'institution : « Neuf jours après, on faisait offrande de sa robe à la sacristie. Nous pliâmes nos robes, nous prîmes à la sacristie de grands plats d'argent et à l'Offrande, après l'Évangile, nous fûmes à la suite l'une de l'autre poser notre don sur l'autel qui est à côté du chœur. » Après cette célébration, les fillettes quittent la « classe blanche » : « Après la messe, nous fûmes à la classe, où l'on nous ôta nos rubans blancs pour nous en donner de rouges, et toute cette classe nous embrassa et nous félicita. » Comme dans les couvents moins huppés, la vie scolaire déteint sur le rituel.

À côté des premières communiantes des pensionnats monastiques qui se congratulent, leurs frères collégiens semblent moins exubérants. Les cérémonies des collèges se préparent et se célèbrent avec moins d'incidence sur la sociabilité et le cursus des garçons ; le caractère distinctif du rite de passage s'atténue.

Moins valorisée en apparence, la première Communion reste au collège une affaire importante, plus intériorisée et plus intellectualisée que chez les filles. Dans son *Traité des études*, Rollin, évoquant la délicate décision d'autoriser un garçon à communier déclare : « Il n'y a rien de plus inquiétant pour un Principal de collège que ce qui regarde la matière dont je parle ici. » Cette lourde responsabilité fait pourtant partie intégrante de sa tâche, très peu de garçons ayant reçu l'Eucharistie avant d'être admis au collège. À Tournon, entre 1781 et 1790, 10 % seulement des nouveaux venus âgés d'au moins 10 ans communient déjà¹⁵.

Pas de règle stricte ni d'uniformité entre les différents établissements quant à la classe pendant laquelle se produit l'événement. Chez les Oratoriens de Juilly, c'est le plus souvent en quatrième ou en troisième,

quand les garçons atteignent 12-13 ans. Dans ces divisions circulent les *Instruction de pénitence* et les *Instruction pour la communion*¹⁶. Ailleurs l'on tarde parfois plus, comme au collège du Bois à Caen dont un professeur se plaint qu'en troisième et même en seconde « il y a beaucoup de jeunes gens qui ne savent point leur catéchisme et qui n'ont point encore fait leur première Communion¹⁷ ». Le manque d'empressement finit par exaspérer certaines familles, comme en témoignent des correspondances de parents d'élèves adressées au collège de Tournon dans les années 1780¹⁸. Ce sont le plus souvent les mères qui prennent la plume, montrant par là qu'elles gardent un œil vigilant sur l'éducation religieuse de leurs fils, même lorsqu'ils sont pensionnaires dans des collèges censés les prendre totalement en charge. Les Oratoriens de Tournon semblent partager les points de vue jansénistes sur le report de la communion et Madame de Bernard de Saint-Lary s'émeut vivement de leurs scrupules :

« Il y a deux ou trois ans que l'on prépare mon fils à sa première Communion. Cependant, à l'âge de 15 ans, très instruit et de mœurs très pures, il ne l'a pas faite encore. Je vous avoue, je crains que son confesseur est trop rigoriste ; je n'aime pas la morale relâchée assurément mais je n'aime pas non plus les gens qui, à force de rendre le chemin du ciel difficile empêchent presque tout le monde d'y entrer. Donnez-moi je vous prie, quelque explication là dessus. Je n'ai pas voulu en parler au pauvre petit que j'aurais peut-être mortifié. »

Le problème est d'autant plus aigu qu'au sortir de l'école de Tournon les garçons rejoignent l'armée. Un recrutement rapidement négocié et le jeune homme quitte parfois le collège sans avoir eu le temps de s'approcher de la sainte Table, comme le petit-fils, âgé de 16 ans, de la marquise d'Avignon d'Anduze partant rejoindre le régiment de Bretagne : « Je n'ai d'autre regret que de le voir sortir de chez vous sans avoir fait sa première Communion. Je ne m'y serais pas attendue. C'est un malheur que je ne sais pas quand il pourra le réparer dans l'état qu'il a voulu prendre. » Redoutant de se trouver dans la même situation, un père, Pierre-Louis de Champlois, implore le collège de hâter les choses parce que si son fils « est placé avant d'avoir fait sa première Communion, quelle difficulté n'aura-t-on pas de la lui faire faire dans un régiment et surtout dans ce temps où tout le monde est si corrompu ».

Au contraire des correspondances envoyées à Tournon, deux témoignages autobiographiques rapportent des pressions familiales exercées

pour différer l'événement, ou désapprouver son accomplissement. Lorsque le jeune Le Prince d'Ardenay, bientôt 12 ans, se trouve en troisième à l'Oratoire du Mans, est célébré un jubilé en faveur des écoliers, ayant lieu tous les sept ans. À cette occasion de nombreux collégiens reçoivent l'Eucharistie, aussi espère-t-il être parmi les heureux élus, mais ses parents s'y opposent : « Mon directeur consentait à m'admettre, il m'en jugeait capable ; mais mes parents et leur conseil composé de bons jansénistes, décidèrent que j'étais trop jeune (...). J'étais pourtant assez instruit et j'ose le dire, aussi sage que mon âge pouvait le permettre¹⁹. » La famille en profite pour donner un nouveau confesseur à l'enfant, « un des membres les plus zélés de la petite Église », qui le laissera languir encore pendant deux ans et demi, le remettant « d'une solennité à l'autre » avant de lui accorder le sacrement. Lucide, Le Prince d'Ardenay se demande s'il n'était pas alors moins en état de le recevoir dignement qu'à 12 ans.

Le chancelier Pasquier communique, lui, dès cet âge à Juilly. Grâce aux bonnes instructions préparatoires reçues, il écrit plus tard qu'il accomplit « ce grand acte avec le plus profond assentiment de mon cœur et de mon esprit. L'impression que ce jour fit sur moi fut aussi douce et solennelle, et la mémoire m'en est souvent revenue avec un grand charme²⁰ ». Malheureusement, quand les vacances le ramènent au domicile familial, sa mère, janséniste, gâche sa parfaite quiétude : « [Elle] m'interrogea sur ma religion et me trouva d'une profonde ignorance ; pour m'en tirer elle me mit entre les mains un Catéchisme de Naples en trois ou quatre volumes que je dus dévorer pendant mes vacances (...). L'étude que je fus obligé d'en faire fut pour moi assommante. » Si les parents ne sont pas intervenus pour différer le sacrement, ils refont, à leur mode, l'instruction religieuse du collégien. De tels conflits n'éclatent pas à propos des filles dans les couvents puisque les familles qui confient leurs descendantes aux religieuses sont, a priori, demandeuses de première Communion.

Les autobiographies d'anciens collégiens évoquant leur admission à la sainte Table insistent souvent sur le sérieux et la qualité de la préparation suivie. Le duc de Croÿ, ancien élève de Louis-le-Grand, l'exprime en peu de mots — « Je fis très bien, y ayant été très bien préparé, ma première Communion au collège, à Pâques, le 25 mars 1731²¹ » —, tandis que Norvins, ancien du Plessis, s'étend plus longuement sur le temps des retraites²². Que celles-ci disposent à la confirmation ou à la première Communion, elles constituent pour certains écoliers des ruptures appréciées dans le cours des études et d'heureuses diversions aux Humanités :

« Les retraites, malgré leur austérité, étaient à nos yeux de bonnes vacances religieusement remplies par les devoirs qu'elles nous imposaient (...). Les examens solitaires, consciencieuses méditations que prescrivaient les retraites donnaient à nos âmes et à nos esprits quelque chose de grave et d'élevé, qui longtemps encore après se répercutait non seulement sur nos mœurs de camarades, mais même sur nos travaux académiques. »

Les trop rares règlements de collèges normalisant l'accomplissement du rite²³, mettent l'accent sur la compétence du personnel devant guider et instruire les enfants, ainsi que sur l'emploi du temps — parfois précis au demi quart d'heure près — des jours de retraite précédant la cérémonie. Ces soucis corroborent le sérieux dont se souviennent les ex-collégiens. Partout le Principal choisit les garçons admis à se préparer parmi ceux qui ont postulé à cette fin auprès de lui. Cette démarche est inusitée dans le monde féminin des pensionnats où les demoiselles sont désignées sans faire acte de candidature, même si elles demeurent plusieurs années au couvent. À Louis-le-Grand, les inscriptions se prennent fin décembre pour la prochaine fête de Pâques ; tous les calendriers s'organisent en fonction de cette date, contrairement aux multiples échéances possibles chez les ursulines.

Les garçons sélectionnés suivent un catéchisme spécial, dont la durée et la fréquence varient au gré des établissements. À Tournon, il consiste en une séance hebdomadaire ajoutée à celle des dimanches et fêtes pendant le Carême ; à Louis-le-Grand, en deux leçons par semaine depuis le début de janvier ; au Plessis il est concentré en trois séances hebdomadaires pendant les trois dernières semaines du Carême. Le Principal, s'il est disponible, ou les Préfets qui le secondent, mais toujours comme à Louis-le-Grand les ecclésiastiques « les plus éclairés et les plus vertueux », dispensent ces instructions préparatoires. À Jully, l'encadrement des futurs communians est supervisé par le Père Mandar, brillant prédicateur inscrit sur la liste des prédicateurs du Roi, dont l'enseignement marque durablement le jeune Pasquier. Les collégiens d'Harcourt doivent se procurer pour les séances un *Nouveau Testament*, un *Catéchisme* et un livre de prières tel que le *Diurnal de Paris*.

Le catéchisme s'achève par un examen que fait passer le Principal aux collégiens pour évaluer leur savoir et s'assurer que tous sont effectivement aptes à s'approcher de la sainte Table. Les garçons reçus suivent une courte retraite de deux ou trois jours juste avant la cérémonie ; au Plessis, du jeudi soir au dimanche où ils communient, à Louis-le-Grand, de la veille de la fête au soir à cinq heures, jusqu'au jour de celle-ci. Ces longues journées sont bien remplies : au Plessis, lectu-

res, examens de conscience, prières et méditations se succèdent de cinq heures trois quart du matin à neuf heures du soir. Pour ne pas briser le recueillement des retraitants ceux-ci prennent leurs repas isolés, en silence, après que les autres élèves ont quitté le réfectoire. La confession générale clôt la préparation la veille du grand jour, accompagnée, à Tournon, d'une ultime exhortation du Principal « sur la grandeur de l'action qu'ils vont faire et les dispositions qu'ils doivent y apporter, sur la manière de s'approcher de la sainte Table et dont ils doivent se conduire le lendemain ». L'absence de répétition laisse penser que l'on est assez confiant dans le comportement des collégiens.

Le seul jour de cérémonie décrit, au Plessis, est empreint d'une grande sobriété, ne laissant place ni aux effusions, ni aux interventions éventuelles des régents ou des autres écoliers :

« Le dimanche on se rend bien proprement à la salle de Saint-Martin à 6 h 45, à la fin de la cloche on commence la prière, la lecture, après quoi on dit Prime et Tierce jusqu'à 9 h 30.

A 9 h 30 on descend à la chapelle dans le sanctuaire, on entend la messe à laquelle on doit communier, après la messe on reste pendant un quart d'heure à méditer, après quoi on dit le Te Deum [et d'autres prières], après quoi chacun se retire dans sa chambre jusqu'à 11 h.

A 11 heures on fait un sermon sur la communion qui dure jusqu'à 11 h 30 et ensuite on dit Sexte, et tout le reste comme vendredi [de la retraite]. Excepté qu'on va à Vespres à 14 heures et après les Vespres à la salle jusqu'à ce qu'on descende chez M. le Principal.

A 17 heures, on va adorer le Saint Sacrement pendant une heure. La retraite finie, après le Salut, on aura soin de garder exactement le silence partout où on se trouvera. »

Le retour dans la classe se fait sans protocole, le cursus des collégiens n'est pas affecté par l'événement. L'étape religieuse décisive de la première Communion s'accomplit dans le cadre scolaire, mais en marge de la scolarité, sans influencer sur elle contrairement à ce qui se passe au couvent. Réintégrés à leurs classes, les ex-premiers communiants de l'année du collège du Plessis se retrouvent pour une séance de prières collectives, tous les premiers dimanches du mois à six heures du soir, dans la chapelle où ils reprennent les places qu'ils occupaient pendant la retraite.

La première Communion

Prise en charge par les institutions éducatives, la première Communion devient l'un des rares dénominateurs communs à des formations aux finalités divergentes. L'enseignement réduit au minimum vital des écoles charitables, l'instruction religieuse et morale dispensée aux filles dans les couvents et l'éducation classique des garçons au collège se recourent rarement, hors cette préparation à l'Eucharistie. Dans l'école du XVIII^e siècle se dessinent deux premières Communions, parallèles mais aux retentissements différents, celle des filles et celle des garçons. L'événement s'inscrit, sans plus, dans la scolarité des collégiens alors qu'il conditionne souvent celle des demoiselles de même milieu social. À eux le bénéfice d'une préparation où priment le savoir et l'intelligibilité de la religion, à elles une communion valorisant la foi et l'affectivité. L'image de la première communiant à la grâce éphémère, pureté et innocence faites petites filles, s'esquisse ici ; le XIX^e siècle la noiera dans des flots de mousseline et d'organdi. Tout menace cet être vulnérable. Le monde qui l'entoure : quel émoi dans la paroisse Saint-Paul en 1770, après la mortelle bousculade du feu d'artifice tiré pour le mariage du Dauphin, quand court la folle rumeur que des premières communiantes de la paroisse y ont péri ! « Pas une seule, Dieu merci, nous est échappée » répond le curé au lieutenant de police qui enquête²⁴. Mais aussi son destin, au moins biologique : la puberté entachera bientôt sa pureté. La dimension anthropologique n'est pas étrangère à l'usage de faire communier les filles un peu plus tôt que les garçons. Madame Campan perçoit parfaitement le changement d'état qui guette la fille lorsqu'elle voudrait qu'à compter du jour de sa première Communion « on lui donnât une chambre nouvelle, que sa mère lui remît les clefs de ses armoires, que le soin de son trousseau lui fût confié, qu'on exigeât d'elle de donner son linge à blanchir²⁵ ». Autant de novations auxquelles ses frères échappent.

Notes

1. DU BREIL DE PONTBRIAND (abbé René-François), *Projet d'un établissement déjà commencé pour élever dans la piété les Savoyards qui sont dans Paris*, Paris, 1735.

2. BATHENCOURT (Jacques de), *Instruction méthodique pour l'école paroissiale...*, Paris, 1669.

Éducation et première Communion au XVIII^e s.

3. DÉMIA (Charles), *Règlements pour les écoles de la ville et diocèse de Lyon*, Lyon, s.d.
4. JOLY (Claude), *Œuvres mêlées...*, Paris, 1696.
5. HAVELANGE (Isabelle), *La littérature à l'usage des demoiselles, 1750-1830*, thèse de 3^e cycle, EHESS, 1984.
6. *Règlements des religieuses Ursulines de la Congrégation de Paris*, Paris, 1705.
7. *Les Constitutions du Monastère de Port-Royal du Saint-Sacrement*, Paris, 1721.
8. Corpus établi à partir de BÉLY (Lucien), *Essai sur l'éducation des Lumières à partir des mémoires du temps*, maîtrise Paris-VII, 1976.
9. Règlement de la communauté des filles de Sainte-Anne établi pour l'instruction des pauvres filles de la paroisse de Saint-Roch à Paris, manuscrit, 1698.
10. SONNET (Martine), *L'Éducation des filles à Paris au XVIII^e siècle*, thèse de 3^e cycle, EHESS, 1982.
11. ROLAND (Madame), *Mémoires*, éd. présentée et annotée par Paul de Roux, Paris, 1966.
12. *Exercices de piété à l'usage des demoiselles pensionnaires des religieuses Ursulines du Faubourg Saint-Jacques*, Paris, 1788.
13. *Méditations pour les retraites sur les devoirs des religieuses et de celles qui instruisent les jeunes filles*, par J. de BOURGES, Rouen, 1718.
14. PEREY (Lucien), *Histoire d'une grande dame du XVIII^e siècle : la Princesse Hélène de Ligne*, Paris, 1887.
15. Marie-Madeleine Compère et Dominique Julia nous ont aimablement fourni des indications précieuses à propos des collèges, qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés.
16. BROGLIN (Étienne), *De l'Académie royale à l'institution : le collège de Juilly (1745-1828)*, thèse de 3^e cycle, Université de Paris-IV, 1978.
17. Cf. manuscrit in-fol. 123, Bibliothèque municipale de Caen.
18. JULIA (Dominique), « Je vous ai confié ce que j'avais de plus cher... », *Le famiglia degli allievi scrivono alla scuola militare di Tournon, Quaderni storici*, n° 57, p. 819-856, décembre 1984.
19. LE PRINCE D'ARDENAY (J.B.H.M.), *Mémoires*, publié et annoté par l'abbé Gustave Ernault, Le Mans, 1880.
20. PASQUIER (Chancelier), *Mémoires*, publié par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, Paris, 1893.
21. CROÿ (duc de) *Journal inédit*, t. I, publié par le Vte de Grouchy et Paul Cottin, Paris, 1906.
22. NORVINS (J. de), *Mémorial*, t. I, Paris, 1896.

La première Communion

23. Règlements cités :

- Règlement de ceux qui se préparent à la première Communion. Collège du Plessis, manuscrit, XVIII^e siècle.
- *Règlement pour les exercices intérieurs du collège Louis-le-Grand*, Paris, 1769.
- Règlement du collège de Tournon, manuscrit, 1771.
- Règlement pour les pensionnaires du collège d'Harcourt, cité par Bouquet (H.L.), *L'Ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis*, Paris, 1891.

24. Rapporté par FARGE (Arlette), *La Vie fragile. Violence, pouvoirs et solidarités à Paris au XVIII^e siècle*, p. 250, Paris, 1986.

25. CAMPAN (Madame), *De l'éducation*, t. 1, Paris, 1828.